

Philippe Djian
37°2 le matin

Flammarion

Un roman de Philippe Djian

37⁰
2
L E M A T I N

Philippe Djian, né en 1949, est l'auteur de « Cinquante contre un », « Bleu comme l'enfer », « Zone Érogène » et « Maudit Manège ».

Ils avaient annoncé des orages pour la fin de la journée, mais le ciel restait bleu et le vent était tombé. Je suis allé jeter un œil dans la cuisine pour vérifier que les trucs collaient pas dans le fond de la casserole, mais tout se passait à merveille. Je suis sorti sur la véranda armé d'une bière fraîche et je suis resté quelques instants avec la tête en plein soleil. C'était bon, ça faisait une semaine que je prenais le soleil tous les matins en plissant des yeux comme un bienheureux, une semaine que j'avais rencontré Betty.

B
barrault

37,2° LE MATIN

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Bernard Barrault

50 CONTRE 1 (histoires)
BLEU COMME L'ENFER (roman)
ZONE ÉROGÈNE (roman)

PHILIPPE DJIAN

37,2° LE MATIN



**Directrice littéraire
Betty MIALET**

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Si vous souhaitez être tenu au courant de la publication de nos ouvrages, il vous suffit d'en faire la demande aux Éditions Bernard Barrault, 79, avenue Denfert-Rochereau, Paris 14^e.

© Éditions Bernard Barrault, 1985.

ISBN 9782700704600

Printed in France.

*Ça m'a laissé son-
geur, mais pas très long-
temps parce que je me
suis immédiatement
rembarqué pour Baby-
lone.*

Richard Brautigan.

Ils avaient annoncé des orages pour la fin de la journée, mais le ciel restait bleu et le vent était tombé. Je suis allé jeter un œil dans la cuisine pour vérifier que les trucs collaient pas dans le fond de la casserole, mais tout se passait à merveille. Je suis sorti sur la véranda armé d'une bière fraîche et je suis resté quelques instants avec la tête en plein soleil. C'était bon, ça faisait une semaine que je prenais le soleil tous les matins en plissant des yeux comme un bienheureux, une semaine que j'avais rencontré Betty.

J'ai remercié le ciel une nouvelle fois et j'ai tendu la main vers ma chaise longue avec une petite grimace de plaisir. Je me suis installé confortablement comme un type qui a du temps devant lui et une bière dans la main. Durant toute cette semaine, j'avais dû dormir une vingtaine d'heures à tout casser et Betty encore moins, peut-être pas du tout, j'en sais rien, c'était toujours elle qui me secouait, il y avait toujours quelque chose de mieux à faire. Eh, tu vas pas me laisser toute seule, elle disait, eh, qu'est-ce que tu fabriques, réveille-toi. J'ouvrais les yeux et je souriais. Fumer une cigarette, baiser ou raconter des histoires, j'essayais de tenir le rythme.

Heureusement, je me fatiguais pas beaucoup dans la journée. Quand tout allait bien, j'avais fini mon boulot vers midi et le reste du temps j'étais tranquille. Je devais simplement rester dans les parages jusqu'à sept heures du soir et rappliquer quand on avait besoin de moi. En général, quand il faisait beau, on pouvait me trouver dans ma chaise longue, je pouvais rester collé là-dedans pendant des heures et des heures, je pensais avoir trouvé un bon équilibre entre la vie et la mort, je pensais avoir trouvé la seule chose

intelligente à faire si on veut bien réfléchir cinq minutes et reconnaître que la vie a rien de sensationnel à vous proposer, hormis quelques trucs qui ne sont pas à vendre. J'ai ouvert ma bière en pensant à Betty.

— Ah, bon sang! Vous êtes là... Je vous cherche partout...!

J'ai ouvert les yeux. C'était la bonne femme du numéro trois, une blonde de quarante kilos avec une petite voix aiguë. Ses faux cils clignotaient à toute allure à cause de la lumière.

— Qu'est-ce qui vous arrive...? j'ai demandé.

— Il s'agit pas de moi, bon sang, il y a ce truc qui déborde dans la salle de bains! Il faut venir m'arrêter ça en vitesse, ah je comprends pas qu'il puisse arriver des trucs pareils...!!

Je me suis redressé en vitesse, cette histoire m'amusait pas du tout. Il suffisait de regarder cette fille pendant trois secondes pour comprendre qu'elle était cinglée. Je savais qu'elle allait me faire chier et son peignoir pendouillait sur ses épaules desséchées, j'étais K.O. d'avance.

— J'allais me mettre à table, j'ai dit. Ça peut pas attendre cinq minutes, vous voulez pas être gentille...?

— Vous rigolez...!! C'est une vraie catastrophe, il y a de l'eau partout. Allez, venez avec moi en vitesse...

— Et d'abord, qu'est-ce que vous avez cassé exactement? Qu'est-ce que c'est qui déborde...?

Elle a ricané sous le soleil, les mains enfoncées dans ses poches.

— Eh bien... elle a fait. Vous savez bien... c'est ce truc blanc qui déborde. Bon sang, il y a des petits papiers partout...!!

J'ai avalé une gorgée de bière en secouant la tête.

— Dites-donc, j'ai dit, vous vous rendez compte que j'allais me mettre à table? Vous pouvez pas fermer les yeux pendant un petit quart d'heure, c'est quelque chose d'impossible...?

— Hé, vous êtes fou? Je rigole pas, je vous conseille d'arriver tout de suite...

— Bon, ça va, vous énervez pas, j'ai dit.

Je me suis levé et je suis rentré dans la baraque, je suis allé

éteindre le feu sous les haricots. Ils étaient presque au poil. Ensuite, j'ai attrapé ma caisse à outils et j'ai couru derrière la folle.

Une heure après, j'étais de retour, trempé des pieds à la tête et à moitié mort de faim. J'ai craqué une allumette sous la casserole avant de foncer sous la douche et puis j'ai plus pensé à cette bonne femme, j'ai juste senti l'eau couler sur mon crâne et l'odeur des haricots qui glissait sous mon nez.

Le soleil inondait la baraque, il faisait bon. Je savais que les ennuis étaient finis pour la journée, j'avais encore jamais vu deux chiottes se boucher dans l'après-midi et la plupart du temps il se passait rien du tout, c'était plutôt calme, la moitié des bungalows était vide. Je me suis installé devant mon assiette en souriant car mon emploi du temps était tout tracé, manger puis mettre le cap sur la véranda et attendre jusqu'au soir, attendre jusqu'à ce qu'elle arrive en roulant des hanches et vienne s'asseoir sur mes genoux.

Je soulevais le couvercle de la casserole quand la porte s'est ouverte en grand. C'était Betty. J'ai posé ma fourchette en souriant et je me suis levé.

— Betty! j'ai fait. Merde, je crois que c'est la première fois que je te vois en plein jour...

Elle a pris une espèce de pose avec une main dans les cheveux et ses boucles descendaient de tous les côtés.

— Ooohh... et alors qu'est-ce que t'en penses? elle a demandé.

Je me suis rassis sur ma chaise et je l'ai regardée en prenant un air détaché, un bras passé par-dessus le dossier.

— Eh bien, les hanches sont pas mal et les jambes sont pas mal non plus, oui, fais voir, tourne-toi...

Elle a fait demi-tour et je me suis levé dans son dos, je me suis collé contre elle. J'ai caressé sa poitrine en l'embrassant dans le cou.

— Mais de ce côté-là, c'est parfait, j'ai murmuré.

Ensuite je me suis demandé ce qu'elle faisait là à une heure pareille. Je me suis écarté d'elle et j'ai repéré les deux valises en toile sur le pas de la porte mais j'ai rien dit.

— Eh, mais ça sent drôlement bon ici, elle a fait.

Elle s'est penchée au-dessus de la table pour regarder dans la casserole et elle a poussé un cri :

— Oh, mince alors... C'est pas vrai !!

— De quoi... ?

— Ma parole, c'est un Chili ! Me dis pas que t'allais t'envoyer un Chili à toi tout seul...

J'ai sorti deux bières du frigo pendant qu'elle trempait un doigt dans la casserole, je pensais à toutes les heures qu'on avait devant nous, c'était comme si j'avais avalé une boulette d'opium.

— Oh Seigneur, il est vraiment fameux... Et c'est toi qui l'a fait, oh j'adore ça, c'est vraiment incroyable. Mais par cette chaleur, tu es fou...

— Je peux manger un Chili par n'importe quel temps, même si la sueur coule dans mon assiette, le Chili et moi on est comme les deux doigts de la main.

— En fait, moi aussi je crois bien. En plus, j'ai une de ces faims... !

A la seconde où elle avait franchi la porte, la baraque s'était transformée, je trouvais plus rien, je tournais en rond pour lui trouver des couverts et je souriais en ouvrant les placards. Elle est venue se pendre à mon cou, j'adorais ça, je pouvais sentir ses cheveux.

— Hé, tu es content de me voir ? elle a fait.

— Laisse-moi le temps de réfléchir.

— C'est tous des salauds. Je t'expliquerai plus tard.

— Betty, y a quelque chose qui va pas... ?

— C'est pas quelque chose de très grave, elle a fait. C'est pas un truc qui vaille la peine qu'on laisse refroidir ce petit Chili. Embrasse-moi...

Après deux ou trois cuillères de haricots bien épicés, j'avais oublié ce petit nuage. La présence de Betty me rendait euphorique et d'ailleurs, elle riait tout le temps, elle me complimentait pour mes haricots, elle faisait mousser ma bière, elle tendait la main par-dessus la table pour me caresser la joue, je savais pas encore qu'elle pouvait passer d'un état à un autre à la vitesse de la lumière.

On finissait juste de manger, on avait passé un bon

moment à ratisser ce pur délice, cligner des yeux et plaisanter, j'étais justement en train de la regarder, je la trouvais formidable et tout d'un coup je l'ai vue se transformer devant moi, elle est devenue toute blanche et son regard a pris une dureté incroyable, ça m'a coupé le souffle.

— Comme je te le disais, elle a démarré, c'est tous des salauds. Alors bien sûr, ça arrive forcément un jour ou l'autre et la fille se retrouve une fois de plus avec ses deux valises à la main, tu vois le scénario... ?

— Mais de quoi tu parles ? j'ai dit.

— Comment ça, de quoi je parle... ? Est-ce que tu m'écoutes, au moins, je suis en train de t'expliquer quelque chose, pourquoi est-ce que tu écoutes pas... ? !

J'ai rien répondu mais j'ai voulu lui toucher le bras. Elle s'est reculée.

— Comprends-moi bien, elle a dit. J'attends pas simplement d'un type qu'il me baise...

— Je vois, j'ai répondu.

Elle a passé une main dans ses cheveux en soupirant puis elle a regardé par la fenêtre. Rien ne bougeait dehors, simplement quelques baraques arrosées de lumière et la route qui filait tout droit à travers la campagne, qui attaquait les collines tout au fond.

— Quand je pense que je suis restée un an dans cette boîte, elle a murmuré.

Elle regardait dans le vide, les deux mains serrées entre les jambes et les épaules voûtées comme si elle se sentait fatiguée d'un seul coup. Je l'avais encore jamais vue comme ça, je connaissais juste ses rires et je pensais qu'elle était d'une énergie à toute épreuve, je me demandais ce qui arrivait.

— Un an, elle a enchaîné, et chaque jour que Dieu fait, ce salaud a louché sur moi et sa bonne femme nous a cassé les oreilles du matin au soir. J'ai bossé pendant un an, j'ai servi des tonnes de clients, j'ai astiqué les tables et balayé la salle et voilà le résultat. Le patron finit par vous glisser une main entre les jambes et tout est à recommencer à zéro. Moi et mes deux valises... et j'ai juste de quoi tenir un petit moment ou m'acheter un billet de train.

Elle a secoué longuement la tête puis elle a levé les yeux sur moi et maintenant elle souriait, maintenant je la reconnaissais.

— Et tu sais pas la meilleure, elle a fait, c'est que j'ai même plus un coin pour dormir. J'ai ramassé mes affaires en quatrième et les autres filles me regardaient avec des yeux ronds. « Je reste pas une seconde de plus ! » je leur ai dit. « Je pourrais pas supporter de voir cette gueule de salaud une nouvelle fois !! »

J'ai ouvert une bière sur l'angle de la table.

— Eh bien, laisse-moi te dire que t'as eu raison, j'ai fait. Je te donne raison à cent pour cent.

Ses yeux verts ont pétillé vers moi, je sentais la vie revenir en elle, l'attraper par les reins et secouer ses longs cheveux au-dessus de la table.

— Ouais, ce type avait dû se fourrer dans la tête que je lui appartenais, tu vois le genre...

— Oui, oui, bien sûr que je vois. Fais-moi confiance.

— Hé... je crois qu'ils deviennent tous dingues à partir d'un certain âge.

— Tu crois... ?

— Bien sûr, parfaitement.

On a débarrassé la table et ensuite j'ai pris les deux valises et je les ai portées à l'intérieur. Elle s'occupait déjà de la vaisselle, je voyais de l'eau qui giclait devant elle et elle m'a fait penser à une fleur étrange munie d'antennes translucides et d'un cœur en skaï mauve et je connaissais pas beaucoup de filles qui pouvaient porter une minijupe de cette couleur-là avec autant d'insouciance. J'ai lancé les valises sur le lit.

— Dis donc, j'ai fait, dans un sens c'est plutôt un bon truc qui nous arrive...

— Ouais, tu trouves...

— Ouais, en général j'ai horreur des gens mais je suis content que tu viennes habiter chez moi.

Le lendemain matin, elle était debout avant moi. Ça faisait tellement longtemps que j'avais pas pris mon petit déjeuner avec quelqu'un. J'avais oublié ça, je me souvenais plus comment ça faisait. Je me suis levé et je me suis habillé sans

dire un mot, je l'ai embrassée dans le cou en passant derrière elle et je me suis assis devant mon bol. Elle se beurrerait des tartines aussi larges que des skis nautiques en roulant des yeux et je pouvais pas m'empêcher de sourire, la journée commençait vraiment bien.

— Bon, je vais essayer de liquider mon boulot en vitesse, j'ai dit. Je fais un aller et retour en ville, tu veux venir avec moi... ?

Elle a lancé un coup d'œil circulaire dans la baraque en secouant la tête :

— Non non, je crois qu'il faut que je remette un peu d'ordre dans tout ça. Hein, vaudrait mieux...

Je l'ai donc laissée et je suis allé sortir la camionnette du garage. Ensuite je me suis garé devant la réception. Georges dormait à moitié sur sa chaise, un journal ouvert sur le ventre. Je suis passé derrière lui et j'ai attrapé un sac de linge.

— Oh, c'est toi ? il a fait.

Il a empoigné un sac et m'a suivi en bâillant. On a lancé les sacs dans le fond de la camionnette et on est retournés chercher les autres.

— J'ai encore vu cette fille hier, il a dit.

J'ai rien répondu, j'ai traîné un sac.

— Je crois que c'est toi qu'elle cherchait. Hein, c'est pas toi... ?

Il arrivait en traînant la patte. Le soleil commençait à taper dur.

— Une fille avec une petite jupe mauve et des grands cheveux noirs, il a ajouté.

A ce moment-là, Betty est sortie de la baraque et elle est venue vers nous en courant. On l'a regardée arriver.

— Tu veux parler d'une fille dans ce genre-là ? j'ai demandé.

— Bon sang de bon sang ! il a fait.

— Tout juste. Et c'est bien moi qu'elle cherchait.

Ensuite, j'ai fait les présentations et pendant que le vieux faisait son numéro de joli-cœur, je suis monté prendre la liste des courses épinglée près du guichet. J'ai plié le papier dans ma poche et je suis retourné à la voiture en allumant ma

première cigarette. Betty était installée sur le siège du passager, elle discutait avec Georges à travers le carreau. J'ai fait le tour et je me suis glissé derrière le volant.

— Réflexion faite, elle a dit, je me suis décidée pour la balade...

J'ai passé mon bras par-dessus son épaule et j'ai démarré en douceur, histoire de faire durer le plaisir. Elle m'a passé un chewing-gum à la menthe. Elle a balancé les papiers par terre. Elle s'est serrée contre moi tout le long du chemin. J'avais pas besoin d'ouvrir le Yi king pour savoir que c'était trop beau.

On s'est d'abord débarrassés du linge et ensuite j'ai porté la liste des courses au magasin d'en face. Le type était en train de coller des étiquettes dans tous les sens. Je lui ai glissé le papier dans la poche.

— Te dérange pas, j'ai dit. Je passerai prendre ça tout à l'heure. Et n'oublie pas ma bouteille...

Il s'est relevé un peu rapidement et s'est planté le crâne dans une étagère. Ce type était déjà moche en temps normal, maintenant il grimaçait.

— On a dit une bouteille tous les quinze jours, on a pas dit une bouteille par semaine, il a fait.

— D'accord, mais j'ai été obligé de prendre un associé. Je suis obligé d'en tenir compte à présent.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire... ?!

— C'est pas une histoire mais ça changera rien entre nous. Je continuerai à faire mes courses chez toi si tu sais te montrer un peu intelligent.

— Bon Dieu, une par semaine ça commence à faire mal... !

— Tu crois que c'est rose pour tout le monde ?

A ce moment-là, il a aperçu Betty qui m'attendait dans la camionnette avec son petit débardeur blanc et ses boucles d'oreilles fantaisie qui clignotaient dans la lumière. Il a joué deux ou trois secondes avec sa bosse en secouant la tête :

— Non, je dirais pas ça, il a fait. Mais je crois qu'il y a quelques salopards qui s'en tirent mieux que les autres.

Je me sentais pas en position de force pour discuter de ça.

Je l'ai laissé planté au milieu de ses boîtes et je suis retourné à la voiture.

— Bon, on a un peu de temps devant nous, j'ai dit. Est-ce que t'as envie de manger une glace... ?

— Oh Jésus Marie, je te crois... !

Je connaissais bien la vieille qui vendait les glaces. J'étais un de ses meilleurs clients dans la catégorie glaces alcoolisées et elle laissait assez souvent la bouteille sur le comptoir, je lui faisais un peu de conversation. Je lui ai envoyé un petit signe en arrivant. J'ai installé Betty à une table et je suis allé passer la commande.

— Je crois que je vais me décider pour deux sorbets à la pêche, j'ai dit.

Je suis passé derrière pour lui donner un coup de main, j'ai sorti deux coupes qui devaient contenir pas loin du litre pendant qu'elle plongeait ses bras dans la glacière fumante. J'ai ouvert les placards pour chercher le bocal de pêches.

— Eh, dites-moi, elle a fait, je vous trouve bien excité, ce matin.

Je me suis relevé et j'ai regardé Betty assise dans la salle avec ses jambes croisées et une cigarette aux lèvres.

— Comment vous la trouvez ? j'ai demandé.

— Un peu vulgaire...

J'ai attrapé la bouteille de marasquin et j'ai commencé à arroser les coupes.

— C'est normal, j'ai dit, c'est un ange qui descend tout droit du ciel, vous voyez pas... ?

Au retour, on s'est arrêtés pour prendre le linge et ensuite, je suis allé ramasser les courses en face, il devait être aux environs de midi et il faisait vraiment chaud maintenant, on avait intérêt à se dépêcher de rentrer.

J'ai tout de suite repéré ma bouteille, il l'avait placée bien en évidence, devant les sacs et il m'a pas accueilli avec le sourire, c'est tout juste s'il a fait attention à moi. J'ai embarqué les filets à provisions et ma bouteille d'alcool.

— Tu fais la gueule ? j'ai demandé.

Il m'a même pas regardé.

— Tu vas être la seule ombre de ma journée, j'ai dit.

J'ai entassé tout le bazar à l'arrière de la camionnette et on a mis le cap sur le motel. Juste à la sortie de la ville, un vent chaud a soufflé rageusement et le coin s'est mis à ressembler un peu plus à un désert avec quelques trucs rabougris et de rares coins d'ombre mais j'aimais bien ça, j'aimais la couleur du sol et j'avais un penchant pour les grandes étendues dégagées. On a relevé les vitres.

J'avais le pied au plancher mais la bagnole se traînait à quatre-vingt-dix, on était vent debout, il fallait prendre son mal en patience. Au bout d'un moment, Betty s'est tournée vers l'arrière, ses cheveux devaient lui tenir chaud car elle les soulevait sans arrêt.

— Dis donc, elle a fait, t'imagines jusqu'où on pourrait aller tous les deux avec une bonne bagnole et toute cette bouffe à l'arrière...

Vingt ans plus tôt, cette idée m'aurait enflammé, maintenant il fallait que je fasse un effort pour empêcher ce truc de me faire bâiller.

— On ferait une fameuse virée, j'ai dit.

— Ouais, ça... et on pourrait tirer un trait sur ce coin minable !

J'ai allumé une cigarette et j'ai croisé mes mains sur le volant.

— C'est marrant, j'ai dit, mais d'une certaine manière, je trouve pas que le paysage soit si moche que ça...

Elle s'est mise à rire en renversant la tête en arrière :

— Oh merde, parce que t'appelles ça un paysage, toi... ?

On entendait les grains de poussière claquer sur la carrosserie, la voiture faisait des embardées sous les rafales, tout devait carrément griller dehors. J'ai commencé à rire avec elle.

Dans la soirée, le vent est tombé d'un seul coup et l'air est devenu très lourd. On a sorti la bouteille sur la véranda, attendant que la nuit nous apporte un peu de fraîcheur mais on a vu les étoiles arriver sans le moindre changement, sans le plus petit souffle d'air et je dois dire que je détestais pas ça non plus. La seule riposte était l'immobilité totale et je

commençais à avoir un bon entraînement. En cinq ans, j'avais eu le temps de mettre quelques trucs au point pour supporter les grosses chaleurs mais ça devenait une autre histoire avec une fille dans les parages, il s'agissait pas de faire le mort dans ces moments-là.

Après quelques verres, on a essayé de se caser tous les deux dans la chaise longue. On transpirait dans le noir mais on faisait comme si tout était parfait, on fait toujours comme ça au début, on est prêt à supporter n'importe quoi. On est restés comme ça un long moment sans bouger, à respirer dans un dé à coudre.

Puis elle s'est tortillée un peu et je lui ai servi un verre pour la calmer. Elle a poussé un long soupir capable de déraciner un arbre :

— Je me demande si je vais réussir à me lever, elle a fait.

— Abandonne cette idée, dis pas de bêtises. Y a rien qui soit assez important pour...

— Je crois que j'ai envie de pisser, elle m'a coupé.

J'ai glissé une main dans sa culotte et je lui ai caressé les fesses. Elles étaient formidables, avec un petit filet de sueur qui lui coulait des reins et sa peau était douce comme la figure du bébé Cadum. Je voulais penser à rien, je l'ai serrée contre moi.

— Seigneur ! elle a fait. M'appuie pas sur la vessie !

Malgré tout, elle a passé une de ses jambes par-dessus les miennes et elle a cramponné mon tee-shirt d'une drôle de manière.

— Je voudrais te dire que je suis contente d'être avec toi. Je voudrais qu'on reste ensemble si c'est possible...

Elle avait dit ça d'une voix tout à fait normale, comme s'il s'était agi d'une réflexion quelconque sur la couleur de ses godasses ou la peinture écaillée du plafond. J'ai pris ça sur le ton léger.

— Eh bien... ça me paraît possible, ça devrait pouvoir marcher. Voyons, j'ai pas de femme, pas d'enfant, j'ai pas une vie compliquée, j'ai une baraque et un petit job pas fatigant. Je crois que je suis une bonne affaire en fin de compte.

Elle s'est aplatie un peu plus contre moi et on s'est vite

retrouvés trempés des pieds à la tête. Malgré la température, c'était pas désagréable. Elle m'a mordu l'oreille en grognant.

— J'ai confiance, elle a murmuré. On est encore jeunes, toi et moi on va s'en tirer.

J'ai pas compris ce qu'elle avait voulu dire. On s'est embrassés longuement. S'il fallait essayer de comprendre tout ce qui se passe dans la tête d'une fille, on en finirait pas. Et puis je voulais pas forcément une explication, je voulais juste continuer à l'embrasser dans le noir et lui caresser les fesses aussi longtemps que sa vessie tiendrait le coup.

On a flotté pendant plusieurs jours dans une espèce de rêve coloré. On se quittait pas d'une semelle et la vie paraissait d'une simplicité étonnante. J'avais eu quelques problèmes avec un évier, une chasse d'eau détraquée et une cuisinière à feux mixtes, mais rien de très sérieux et Betty m'avait donné un coup de main pour ramasser les branches mortes, les petits papiers et vider les poubelles qui se trouvaient dans les allées. On passait des après-midi à flemmarder sur la véranda, à tripoter les boutons de la radio ou à discuter de choses sans importance quand il s'agissait pas de baiser ou de préparer quelque plat compliqué qu'on avait repéré la veille sur le bouquin de cuisine. Je poussais la chaise longue à l'ombre pendant qu'elle étalait une natte en plein soleil. Quand je voyais quelqu'un arriver, je lui balançais une serviette et quand l'emmerdeur était parti, je reprenais la serviette et je retournais dans ma chaise longue pour la regarder. Je m'étais aperçu qu'il suffisait que je pose un œil sur elle pendant un peu plus de dix secondes pour plus penser à rien. Et ce truc-là m'allait comme un gant.

Un matin, elle a sauté de la balance en poussant un cri :

— Oh merde... ! C'est pas vrai... !!

— Betty, qu'est-ce qui se passe... ?

— Bon Dieu ! J'ai encore pris un kilo. J'en étais sûre... !

— Te casse pas la tête. Je te jure que ça se voit pas.

Elle a rien répondu et l'incident m'est complètement sorti de la tête. Mais le midi, je me suis retrouvé avec une tomate coupée en deux dans mon assiette. Une tomate sans rien. J'ai fait aucune remarque et j'ai attaqué le truc en discutant comme si de rien n'était. En sortant de table, je tenais la forme, je me sentais pas cloué au sol par un paquet de

calories, et on a envoyé valser les draps, on s'est payé une de nos meilleures séances pendant que le soleil vibrait dehors et cognait sur les grillons.

Plus tard, je me suis levé et je suis allé directement au frigo. Par moments, la vie pouvait vous offrir des instants d'une perfection absolue et vous envelopper d'une poussière céleste. J'avais l'impression que mes oreilles sifflaient comme si j'avais atteint un stade de conscience supérieure. J'ai souri aux œufs. J'en ai attrapé trois et je les ai immolés dans un bol.

— Mais qu'est-ce que tu fais... ? a demandé Betty.

Je me suis mis à chercher la farine.

— Je t'ai jamais dit, mais la seule fois de ma vie où je me suis vraiment gagné du fric, c'est en vendant des crêpes. Je m'étais installé un petit stand au bord de la mer et les types faisaient la queue en plein soleil avec leurs billets à la main. Ouais, tous autant qu'ils étaient. Mais je fabriquais les plus merveilleuses crêpes qu'on puisse trouver à cent cinquante kilomètres à la ronde et ils le savaient. Bon sang, tu vas voir que je te raconte pas d'histoire...

— Oh, je t'en prie, je risque pas de toucher à ça...

— Hé, tu veux rire... ? Tu vas pas me laisser manger tout seul, tu peux pas me faire un truc comme ça...

— Non, ça me dit rien, je t'en prie... J'en mangerai pas.

J'ai tout de suite compris que c'était pas la peine de discuter, j'ai vu que j'allais me heurter à un mur inébranlable. J'ai regardé les œufs glisser du bol un par un et s'avancer lentement vers la grille de l'évier pendant que mon estomac gargouillait. Mais je me suis ressaisi et j'ai lavé le bol sans faire d'histoire. Elle fumait une cigarette en regardant le plafond.

J'ai passé le restant de l'après-midi sur la véranda à bricoler le moteur de la machine à laver, puis à la tombée du jour, quand j'ai vu qu'il se passait rien et qu'elle restait le nez plongé dans un bouquin, je me suis levé et je suis allé faire chauffer de l'eau. J'ai balancé une poignée de gros sel dedans, éventré un paquet de spaghetti et je suis retourné sur la véranda. Je me suis accroupi devant elle.

— Betty, y a quelque chose qui va pas... ?

— Mais non, elle a fait. Ça va bien.

Je me suis relevé, j'ai croisé mes mains derrière ma tête et j'ai balayé l'horizon des yeux. Le ciel était rouge et dégagé, ça nous promettait du vent pour le lendemain. Je me demandais quelle connerie avait bien pu enrayer la machine.

Je suis retourné près d'elle, j'ai plié les genoux et je me suis penché. J'ai fait glisser un doigt inquiet sur sa joue.

— Je vois bien que tu fais une drôle de gueule...

Elle m'a regardé avec cet air dur qui m'avait secoué quelques jours plus tôt. Elle s'est dressée sur un coude.

— Tu connais beaucoup de filles qui se retrouvent sans boulot, sans un rond, dans un bled d'arriérés mentaux, t'en connais beaucoup qui peuvent garder le sourire... ?

— Merde, qu'est-ce que ça changerait pour nous si t'avais un boulot ou un peu de fric à la banque... ? Pourquoi tu te tracasses pour un truc pareil... ?

— Et non seulement ça, mais le pire de tout c'est que j'engraisse ! Je suis en train de me démolir dans ce trou !

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce qu'il a de si horrible, ce coin... ? Tu vois pas qu'en fait c'est partout la même chose, tu sais pas qu'il y a que le paysage qui change... ?

— Et alors... ? C'est déjà mieux que rien !

J'ai jeté un œil sur le ciel rose en hochant la tête. Je me suis redressé doucement.

— Dis donc, j'ai dit, ça te dirait d'aller manger un petit morceau en ville et de foncer à une séance de cinéma... ?

Un sourire s'est épanoui sur son visage comme une bombe nucléaire, j'ai carrément senti de la chaleur monter vers moi.

— Formidable ! Rien de tel qu'une petite virée pour se changer les idées. Laisse-moi juste le temps de passer une jupe !

Elle a filé dans la baraque.

— Rien qu'une jupe ? j'ai demandé.

— Par moments, je me demande si tu penses à autre chose.

Je suis rentré et j'ai éteint le gaz sous la marmite. Betty s'arrangeait les cheveux devant la glace. Elle m'a envoyé un clin d'œil. J'ai eu le sentiment de m'en tirer à bon compte.

On a pris la bagnole de Betty, une VW rouge qui consommait surtout de l'huile et on s'est garés dans le centre avec une roue sur le trottoir.

On était pas installés depuis cinq minutes sur la banquette de la pizzeria qu'une fille blonde est entrée dans la salle et Betty a fait un bond à côté de moi.

— Hé... !! Mais c'est Sonia ! HÉ, SONIA... HÉ, PAR ICI... !!

La fille en question s'est dirigée vers notre table, il y avait un type derrière elle qui essayait de garder l'équilibre. Les filles se sont embrassées et le type s'est laissé choir en face de moi. Elles avaient l'air très contentes de se retrouver, elles se lâchaient plus les mains. Ensuite, elles ont fait les présentations, le type a poussé un vague grognement pendant que je me plongeais dans la carte.

— Bon sang, laisse-moi te regarder... T'as l'air en pleine forme ! a déclaré Betty.

— Toi aussi, ma chérie... Tu peux pas savoir comme ça me fait plaisir !

— Pizzas pour tout le monde ? j'ai demandé.

Quand la serveuse s'est pointée, le type a paru se réveiller. Il a attrapé la fille par le bras et lui a glissé un billet dans la main.

— Combien de temps il vous faut pour faire apparaître du champagne sur cette table ? il a demandé.

La serveuse a regardé le billet sans broncher.

— Un peu moins de cinq secondes, elle a fait.

— Ça marche.

Sonia s'est jetée sur lui et lui a mordu les lèvres.

— Oh mon chou, t'es vraiment merveilleux ! elle a fait.

Après quelques bouteilles, j'étais tombé entièrement d'accord avec elle. Le type était en train de me raconter comment il avait fait fortune en spéculant sur le café à un moment où les prix grimpaient en flèche.

— Mon téléphone sonnait toutes les minutes et le fric tombait de tous les côtés à la fois. Tu comprends, il fallait jouer serré, il fallait tenir jusqu'à la dernière limite et tout revendre en quatrième. D'une seconde à l'autre, tu pouvais

encore doubler ton fric ou plonger dans le trente-sixième dessous...

Je l'écoutais attentivement, ce genre d'histoires me fascinait. Le simple fait de parler d'argent enrayait les effets de l'alcool chez ce type. Il rotait juste un peu bruyamment de temps en temps. Je tétai le méchant cigare qu'il m'avait donné et je remplissais les verres. Les filles avaient les yeux brillants.

— Je vais te dire une chose, il a ajouté. Tu connais ce film où les types doivent sauter le plus tard possible pendant que leur bagnole est en train de foncer vers le vide... ? T'imagines ce que ces mecs peuvent ressentir... ?

— Difficilement, j'ai dit.

— Ben moi, c'était ça, mais multiplié par cent !

— T'as sauté au bon moment ? j'ai demandé.

— Ouais, je te crois que j'ai sauté au bon moment. Ensuite je me suis effondré et j'ai dormi pendant trois jours.

Sonia lui a passé une main dans les cheveux en se serrant contre lui.

— Et dans deux jours, on prend l'avion pour les îles, elle a roucoulé. C'est mon cadeau de fiançailles ! Oh mon chou, ça peut te paraître idiot, mais cette idée me rend folle de joie... !

Sonia avait l'air d'un oiseau ébouriffé avec une bouche sensuelle et elle riait pratiquement tout le temps. Ça maintenait une bonne ambiance. Les bouteilles défilaient aussi et pendant un moment, Betty m'a pris par le bras et sa tête est restée contre mon épaule pendant que je tirais sur mon Davidoff.

Vers la fin, j'écoutais plus personne, j'entendais juste un murmure lointain, tout me paraissait lointain, le monde était d'une simplicité absurde et je souriais. J'attendais rien. Je me suis mis à rire tout seul tellement j'étais schlass.

Sur les coups d'une heure du matin, le type a basculé en avant sans prévenir et une assiette s'est brisée en deux sous le choc. Il était l'heure de rentrer. Sonia a réglé la note en prenant du fric dans les poches de son veston et ensuite on l'a traîné dehors. On a eu du mal dans l'état où on était, mais

une fois dehors, il a retrouvé un peu ses esprits et il nous a aidés. Il fallait quand même s'arrêter sous chaque lampadaire pour souffler un peu. On avait chaud. Sonia se plantait devant lui pendant qu'on reprenait haleine et qu'il vacillait sur ses jambes, oh mon pauvre chou, elle disait, mon pauvre petit chou... Je me demandais s'ils avaient garé leur bagnole à l'autre bout de la ville.

Ensuite elle a ouvert la porte d'un coupé flambant neuf avec un capot de cinq mètres et on a pu faire basculer le petit chou à l'intérieur. Sonia nous a embrassés en vitesse, elle était pressée de rentrer pour lui mettre quelque chose sur le crâne. On a regardé l'engin démarrer en faisant des petits signes et le truc a plongé dans la nuit comme le monstre du loch Ness.

On a retrouvé la VW au bout d'un moment. J'ai voulu conduire. Pour bien faire, il m'aurait fallu quelque chose de nerveux, avec des rangées de phares longue portée et que je puisse grimper à 200 comme une fleur, j'avais ENVIE de conduire.

— T'es sûr que tu vas y arriver ? a demandé Betty.

— J'espère que tu rigoles. Y a aucun problème.

J'ai traversé la ville sans avoir la moindre histoire. Il y avait pas beaucoup de monde, c'était une vraie partie de rigolade sauf que par moments j'avais l'impression que le moteur s'emballait et la VW faisait des bonds en avant.

La nuit était noire. Les phares balayaient la route juste devant et il y avait rien d'autre, simplement la petite lumière pâlichonne du tableau de bord qui dansait. Je devais me pencher sur le pare-brise pour y voir quelque chose.

— T'as vu un peu ce brouillard... ! j'ai dit.

— Non, je vois rien. De quoi tu parles... ?

— Fais-moi penser à régler les phares. C'est trois fois rien.

J'ai suivi la ligne blanche, j'ai mis la roue avant gauche en plein dessus. Au bout d'un petit moment, quelque chose m'a intrigué. Je connaissais bien cette route, il y avait pas le moindre virage, pas la plus petite courbure et voilà que tout doucement, d'une manière presque imperceptible, cette saloperie de ligne blanche se mettait à se déporter sur la

droite, à s'infléchir de façon incompréhensible. J'ouvrais des yeux de plus en plus ronds.

Au moment où j'ai foutu la VW dans l'ornière, Betty a poussé un cri. La bagnole a piqué du nez dans ce petit fossé de malheur et ça nous a secoués un bon coup. J'ai voulu éteindre le contact mais les essuie-glaces se sont mis en marche.

Betty a ouvert rageusement sa porte sans dire un seul mot. Je me demandais ce que j'avais fabriqué et surtout ce qui nous était arrivé au juste. Je suis sorti derrière elle. La VW avait l'air d'un gros animal stupide sur le point d'agoniser avec les pare-chocs enfoncés.

— On a été attaqués par les martiens, j'ai plaisanté.

Le temps que je me retourne et elle était déjà partie sur la route, perchée sur ses talons hauts. Je me suis mis à galoper derrière elle.

— Bon Dieu ! Te fais pas de soucis pour la bagnole, j'ai fait.

Elle marchait vite, en regardant droit devant elle comme si elle était montée sur un ressort, j'avais un mal de chien à rester à sa hauteur.

— Je me fous éperdument de ce tas de ferraille ! elle a dit. C'est pas à ça que je pense...

— C'est rien... on doit pas avoir plus d'un kilomètre à faire. Ça va nous faire du bien...

— Non, je suis en train de penser à Sonia, elle a enchaîné. Tu vois qui c'est, Sonia... ?

— Ouais, tu veux parler de ta copine ?

— Oui, tout juste !... Et tu trouves pas qu'elle a du pot, ma copine, tu trouves pas qu'elle a de quoi se payer un BEAU SOURIRE... ??!

— Ah merde, Betty, recommençons pas...

— Tu vois, elle a continué, Sonia et moi on a été serveuses dans la même boîte avant que j'arrive ici, on faisait le même boulot, astiquer, servir, balayer et le soir on se retrouvait dans nos piaules et on discutait de ce que serait la vie quand on aurait liquidé tout ça. Et tout à l'heure, j'ai pu voir tout le chemin qu'elle avait parcouru depuis ce temps-là, je trouve qu'elle s'est taillé une belle place au soleil...

On pouvait voir les lumières du motel tout au loin. On était pas au bout de nos peines et la pente devenait savonneuse.

— T'es pas de mon avis ? elle a insisté.

Je me suis dit continue à marcher, t'occupe pas de ce qu'elle raconte, tout ça mène à rien, dans une seconde elle aura oublié.

— Explique-moi pourquoi j'en suis toujours au même point, dis-moi ce que j'ai fait de mal pour qu'on m'empêche de grimper un peu à l'échelle...

Je me suis arrêté pour allumer une cigarette et elle m'a attendu. Ses yeux me transperçaient. J'ai fait le type qui donnait sa langue au chat.

— C'est pas en restant ici qu'on pourra saisir notre chance, elle a fait.

J'ai regardé par-dessus son épaule. Elle respirait très vite.

— J'en sais rien, j'ai dit.

— Qu'est-ce que ça veut dire, j'en sais rien... ?! Qu'est-ce que tu me chantes... ??!

— Merde, ça veut dire que j'en sais rien !

Pour mettre un point final à l'histoire, j'ai fait deux ou trois pas sur le bas-côté et je me suis mis à pisser. Je lui ai tourné le dos. Je pensais bien lui avoir cloué le bec. J'ai lâché un petit nuage de fumée bleue dans la nuit en pensant que vivre avec une femme représentait forcément quelques inconvénients mais qu'en définitive, la balance penchait toujours de son côté. Elle pouvait bien m'envoyer tous les mots qu'elle voulait à la tête après tout, ça me dérangeait pas beaucoup. Je trouvais que c'était pas trop cher payé pour tout ce qu'elle me donnait d'autre part. Je la sentais en train de bouillir derrière moi, je me souvenais plus depuis combien de temps j'avais pas senti quelqu'un à côté de moi, ça devait faire un bail.

Je me suis reboutonné avec le moral. Voilà ce que c'est de se payer une fille tellement vivante, je me suis dit, tu peux pas éviter ces petits accès de fièvre, tu peux pas échapper à ça. L'alcool me chauffait les veines, j'ai pivoté sur une jambe et je me suis tourné vers elle.

— J'ai plus envie qu'on discute de ça, j'ai dit. Je me sens pas en état, sois gentille...

Elle a regardé le ciel noir en soupirant :

— Mais bon sang, est-ce que tu penses à toute cette vie qui nous passe devant le nez, est-ce que ça te met en rogne par moments... ?

— Ecoute... Depuis que je suis avec toi, j'ai pas l'impression que la vie me passe sous le nez. J'ai même l'impression d'avoir plus que ma part, si tu veux savoir...

— Oh merde !! Je te parle pas de ça... ! Je veux qu'on essaye de s'en sortir tous les deux. La Chance nous a donné rendez-vous quelque part, il s'agit simplement de pas la manquer.

— Grossière erreur.

— Bon Dieu, on croirait que t'as trouvé le paradis dans ce désert miteux. T'es pas à moitié dingue... ?

J'ai décidé de pas répondre. Je me suis avancé vers elle mais malheureusement, mon pied s'est pris dans une racine et je me suis rétamé de tout mon long sur la terre battue, je me suis abîmé la joue.

Visiblement, ce petit détail l'a pas gênée. Elle a continué à me sortir ses trucs sur la rage de vivre modèle 80 pendant que je me roulais dans la poussière.

— Regarde un peu Sonia, comment elle s'est démerdée. Maintenant elle va pouvoir goûter vraiment à la vie... Tu imagines un peu ce qui nous attend si on se met à foncer tous les deux... ?

— Betty, bon Dieu... !

— Je comprends pas comment tu fais pour pas te sentir étouffer ici. Y a rien à attendre d'un coin pareil !!

— Merde, viens là... ! Viens plutôt m'aider !

Mais j'ai bien vu qu'elle m'écoutait pas. Elle a pas bougé d'un poil. Maintenant elle était barrée à fond dans cette histoire, le souffle court et le regard brillant.

— Tu te vois partir pour les îles un beau matin... elle a ajouté. Tu te vois débarquer un de ces quatre au Paradis... ?!

— Allons nous coucher, j'ai dit.

Elle a posé sur moi un œil fixe :

— Tout ce qu'on a à faire, c'est de se remuer un peu. Il suffit de le vouloir.

— Mais qu'est-ce que tu espères au juste...? Qu'est-ce que tu crois...?!

— Bon Dieu, est-ce que tu t'imagines un peu la vie dans les îles...?

Cette vision lui avait complètement enflammé la cervelle. Elle a eu un petit rire nerveux puis elle est partie sans m'attendre, jonglant avec ses images sucrées. J'ai réussi à me mettre à genoux.

— MERDE...! j'ai gueulé. ME FAIS PAS MARRER AVEC TES ÎLES...!!!

Durant les jours qui suivirent, on a pas reparlé de ça. On a eu du boulot par-dessus la tête, j'en avais jamais tellement vu à la fois. Ce foutu cyclone nous avait pas loupés et on comptait plus les machins arrachés, les carreaux en mille miettes et toutes les saloperies dispersées dans les allées. Devant l'ampleur du désastre, on s'était regardés avec Georges et il s'était gratté derrière la tête en grimaçant. Betty avait plutôt rigolé.

Je passais donc mes journées à cavalier d'un bungalow à l'autre avec ma boîte à outils et un crayon coincé derrière l'oreille. Betty faisait des aller et retour en ville pour me rapporter des cartouches de clous, des pots de mastic, des planches et de la crème à bronzer car je passais le plus clair de mon temps dehors, grimpé sur une échelle ou cramponné sur un toit. Du matin jusqu'au soir, le ciel restait d'un bleu limpide, nettoyé une bonne fois pour toutes et je restais pendant des heures et des heures en plein soleil, un paquet de clous dans la bouche, à réparer les petites baraques déglinguées.

Georges était nul pour ce genre de trucs, ça pouvait même être dangereux de travailler avec lui, c'était le marteau qui lui échappait des mains ou il pouvait vous scier un doigt pendant que vous cramponniez la planche, je l'ai gardé une matinée avec moi et ensuite je lui ai demandé de s'occuper uniquement des allées et de plus s'approcher de mon échelle ou je lui balançais ma caisse à travers la tête.

Petit à petit, le coin a repris figure humaine et j'étais naze tous les soirs. Les antennes de télé me donnaient surtout du fil à retordre, j'avais du mal à raccrocher ces trucs-là tout seul, à retendre les câbles, mais je voulais pas que Betty

grimpe sur les toits, je voulais pas qu'il lui arrive quelque chose. De temps en temps, je la voyais apparaître en haut de l'échelle avec une bière fraîche et j'étais complètement étourdi par la chaleur, je voyais des éclairs dans ses cheveux et je me penchais pour lui rouler une pelle et lui arracher la bouteille. Ça m'aidait à tenir jusqu'à la tombée du jour. Ensuite, je rassemblais les outils et j'allais manger, je me traînais dans la caresse du soleil couchant jusqu'à la baraque et je la trouvais allongée sous la véranda avec mon éventail. Elle me posait toujours la même question quand j'arrivais :

— Ça va ? elle demandait. T'es pas trop crevé... ?

— Couci-couça...

Elle se levait et elle me suivait à l'intérieur. Je fonçais sous la douche pendant qu'elle s'occupait des fourneaux. J'étais vraiment lessivé mais en plus j'en rajoutais, je voulais qu'elle s'intéresse qu'à moi. La fatigue me donnait des tas d'idées saugrenues, j'aurais voulu me faire langer et talquer le cul comme un bébé ou des trucs dans ce genre-là, me coucher sur son ventre et lui sucer les seins, je trouvais ça très excitant. Je fermais les yeux quand elle se mettait derrière moi pour me masser la nuque et les épaules, mon petit cyclone chéri, je pensais, oh mon petit cyclone chéri...

On mangeait puis on débarrassait en quatrième. Tout était réglé comme du papier à musique. J'allumais une cigarette et je m'avançais sur la véranda pendant qu'elle lavait quelques trucs. Je visais tranquillement la chaise longue et je m'écroulais dessus. Je l'entendais siffler ou chantonner en faisant la vaisselle et plus d'une fois, je me suis senti heureux, je vivais des instants de calme si profonds que je m'endormais à chaque fois avec un sourire tout à fait idiot au coin des lèvres. Le clope me tombait sur la poitrine et je me réveillais en brailant.

— Merde, tu t'es encore endormi ! elle disait.

— HEIN... ?!

Elle se pointait et elle m'amenait au lit, un bras passé autour de ma taille. Elle me faisait basculer sur le matelas et commençait à me déshabiller. Malheureusement, au bout de dix secondes, je me rendais compte que j'étais trop crevé

pour la baiser, j'arrivais même plus à tenir un œil ouvert et je coulais vraiment à pic.

On a dû mettre au point une nouvelle formule. On baisait le matin. Le seul truc un peu ennuyeux, c'est que je devais me lever pour pisser avant de commencer, et elle aussi, ça rompait un peu le charme mais on s'en tirait avec des plaisanteries un peu idiotes et on entraît rapidement dans le vif du sujet. Betty tenait une forme éblouissante le matin, je me demandais si elle me ressortait pas des trucs qu'elle avait ruminés toute la nuit, elle voulait essayer des positions un peu bizarres, elle y mettait une espèce de fièvre et parfois ça me laissait sur le cul, ça m'émerveillait. Je rattaquais mon job en croyant à l'Enfer et au Ciel, je remontais bricoler une petite antenne sur un de ces toits avec les jambes molles.

Un matin, je me suis réveillé avant Betty. Le soleil rentrait déjà de tous les côtés et je me suis levé sur un coude. Il y avait un type assis sur une chaise, juste en face du lit et ce type c'était le proprio du motel et il nous regardait attentivement. Ou plutôt, il regardait Betty. J'ai mis quelques secondes à réaliser ce qui se passait et puis j'ai vu qu'on avait envoyé valser le drap et que Betty avait les jambes écartées. Le type était gras, huileux, il se tamponnait avec un mouchoir et ses mains étaient couvertes de bagues, de bon matin ce genre de types pouvait carrément vous écœurer.

J'ai tiré le drap sur Betty et je me suis levé en vitesse. Je me suis habillé sans être capable de sortir un mot et je me demandais ce qu'il pouvait bien vouloir. Il me regardait en souriant, sans dire un mot, comme un chat qui vient de rencontrer une souris. A ce moment-là, Betty s'est réveillée et elle s'est redressée brusquement, les seins à l'air, elle a écarté d'une main les cheveux qui lui tombaient sur les yeux.

— Eh ben merde... ! Qu'est-ce que c'est que ce type... ? elle a fait.

L'autre lui a envoyé un petit signe de tête en se levant.

— Ça alors... !! Il faut pas se gêner ! elle a ajouté.

J'ai entraîné le proprio dehors avant que toute cette histoire se complique d'une manière épouvantable. J'ai refermé la porte derrière nous.

J'ai fait quelques pas dans la lumière en me raclant la gorge. Il tenait son veston sur le bras et de grandes auréoles de sueur s'épalaient sur sa chemise. J'étais incapable de réfléchir correctement, je me sentais pas très bien. Normalement, à cette heure-ci, j'aurais dû être en train de baiser tranquillement. Le type a passé le mouchoir dans le col de sa chemise et m'a regardé en grimaçant.

— Dites-moi, il a fait, est-ce que c'est à cause de cette jeune femme qu'on vous trouve encore au lit à dix heures du matin... ?

J'ai enfoncé mes mains dans mes poches en regardant par terre, ça me donnait l'air du type ennuyé et ça m'évitait de voir sa gueule.

— Non, non, j'ai fait. Elle y est pour rien.

— Il ne faudrait pas, voyez-vous, il ne faudrait surtout pas qu'elle vous fasse oublier pourquoi vous êtes ici, pourquoi je vous loge et vous paye, comprenez-vous... ?

— Oui, bien sûr, mais...

— Vous savez, il m'a coupé, il suffirait que je passe une petite annonce et demain matin j'aurai une centaine de types qui se bousculeront devant l'entrée en priant pour avoir votre place. Je ne veux pas vous prendre en traître parce que vous êtes ici depuis longtemps et je n'ai jamais eu à me plaindre vraiment de vous, mais ça ne me plaît pas. Je ne pense pas que vous puissiez loger ce genre de filles et faire votre travail convenablement, vous voyez ce que je veux dire... ?

— Vous avez discuté avec Georges ? j'ai demandé.

Il a hoché la tête. Ce type était repoussant et il le savait. Il s'en servait comme d'une arme.

— Bon, j'ai enchaîné, alors il a dû vous dire aussi qu'elle nous avait bien aidés. Je vous jure qu'on n'en serait pas là sans elle. Si vous aviez vu les dégâts après ce foutu cyclone, il y avait plus grand-chose qui tenait debout et elle s'est occupée des courses pendant que Georges et moi on essayait de réparer tout ça en vitesse. Elle a posé le mastic aux fenêtres, elle a ramassé les branches mortes, elle courait dans tous les coins, elle... elle restait pas une seconde à rien faire, elle...

*Achévé d'imprimer le 5 août 1986
sur presse CAMERON
dans les ateliers de la S.E.P.C.
à Saint-Amand-Montrond (Cher)*

N° d'Édition : 1072. N° d'Impression : 1453.
Dépôt légal : février 1985.
Imprimé en France